CRITIQUE, festival. MONACO, 55ème Printemps des Arts de Monte-Carlo (Galerie Hauser & Wirth), le 12 mars 2025. STOCKHAUSEN : « Stimmung ». Neue Vocalsolisten

A Monaco, on est habitué au printemps. L'hiver, le plus souvent, est déjà un printemps. Mais lorsque, chaque année, arrive le *Printemps des arts*, la fête redouble. Ce festival est dirigé par une personnalité aussi brillante que prestigieuse, le compositeur Bruno Mantovani, membre de l'Institut de France. La manifestation se déroulera cette année jusqu'au 27 avril et rendra hommage, comme il se doit, à Pierre Boulez, pour les cent ans de sa naissance.

Le premier concert, auquel assistait la Princesse Caroline, indéfectible soutien de la vie culturelle monégasque, se déroulait en la Galerie d'art contemporain Hauser & Wirth. Au programme cette œuvre vocale fascinante de **Karl-Heinz Stockhausen** qu'est « ***Stimmung*** ». Une heure de murmures, de chuchotements et d'exclamations sur la note de *Si bémol* ! Une heure hors du temps, envoûtante, hypnotisante, magnétisante, bouleversante. Fantastique début de Printemps !

Au début, six chanteurs (trois hommes et trois femmes), en tuniques blanches, membres des excellents ***Neue Vocalsolisten***

de Stuttgart, montent cérémonieusement sur une estrade. On les voir s'asseoir en cercle, comme pour s'adonner à un rite sacré. Une voix entonne un premier son, le passe en relais à une autre. Peu à peu se constitue un murmure collectif. Toute la salle entre en vibration, les voix étant relayées par haut-parleurs. « *Stimmung* » veut dire accord. C'est en effet sur un accord basé sur la note *Si bémol* que tous les effets sonores se construisent, se font et se défont, s'amplifient ou disparaissent. Le chant s'effectue sur des voyelles mais aussi sur des souffles sur des « *f* » et des « *ch* ». Parfois se forment des mots entiers. On perçoit alors, dans le tourbillon des onomatopées, des noms de divinités, des noms de jours de la semaine, ou encore des bribes de phrases issues d'un poème écrit par Stockhausen (Il paraît que ce poème est érotique… mas rien ne permet sur place de le vérifier !…).

Cette œuvre a une dimension mystique. Elle transforme le lieu en temple. Le public est en communion… presqu'en prière. La musique frémit à fleur de lèvre, à fleur d'oreille, à fleur de peau. La musique est l'art du temps. L'art du printemps…

CRITIQUE, festival. MONACO, 55ème Printemps des Arts de Monte-Carlo (Galerie Hauser et Wirth), le 12 mars 2025. STOCKHAUSEN : « *Stimmung* ». Neue Vocalsolisten. Crédit photo © Alice Blangero

CRITIQUE, 31ème Festival CLASSICAVAL. VAL D'ISERE, les 15 et 16 janvier 2025. Anne-Lise Gastaldi, Virginie Buscail, Clément Saunier… Loann Fourmental

L'édition 2025 du festival CLASSICAVAL de Val d'Isère restera dans les mémoires comme un cru d'excellence ; une édition qui a incarné avec éclat les fondamentaux de l'événement musical : excellence, transmission, découvertes…

Une pleine réussite qui est aussi le renforcement de son ancrage dans le village avec pour personnage principal, l'église baroque où ont lieu tous les concerts : **Saint Bernard de Menthon**. La 31ème édition célèbre à nouveau les noces spécifiques des cimes enneigées et de la musique classique, en particulier chambriste. Val d'Isère poursuit sa transformation dans le sens d'un raffinement et d'une montée en gamme de son offre touristique ; évidemment les touristes toujours au rendez-vous viennent principalement skier ; tous savent combien ici l'enneigement y est exceptionnel et ses pistes parmi les plus attrayantes d'Europe.

Mais il y a à Val d'Isère ce supplément d'âme qui fait le charme d'une station qui a su conserver, entretenir, et même renforcer son identité aveline, un trésor qui écarte l'artificialité mondialisée [pour le moment]. L'art de vivre en haute tarentaise et spécifiquement à Val d'Isère, n'a pas son pareil et la destination offre une expérience exclusive. La présence d'un festival de musique classique ajoute évidemment au prestige et à la singularité du site [les offres culturelles et surtout la musique classique, demeurent [trop] rares dans les stations de ski, l'hiver. Pendant 3 soirs, avalins et visiteurs ont pu suivre les programmes musicaux conçus par la pianiste **Anne-Lise Gastaldi**, directrice artistique de l'événement. L'artiste a à coeur de poursuivre l'héritage du fondateur Jean Rezine quand encore jeune musicienne au démarrage d'une carrière professionnelle, il s'agissait de jouer pour parfaire encore sa pratique, enrichir son expérience, recevoir les conseils des plus avisés. Entre transmission et partage, CLASSICAVAL qui a fêté ses 30 ans en 2024, propose ainsi plusieurs programmes riches, équilibrés, originaux.

Preuve en est donnée le premier soir de notre présence, **mercredi 15 janvier** ; comme une tradition bien comprise des festivaliers, chaque concert du mercredi met en avant un instrument spécifique, ce soir, la trompette… Incarnée par un virtuose déjà connu, **Clément Saunier**, membre de l'Intercontemporain. L'instrument rarement exposé dans un dispositif chambriste, permet ce soir d'écouter plusieurs partitions rares [d'autant plus appréciées] : l'exceptionnel et rarissime **Septuor de SAINT-SAËNS**, mais aussi Telemann [bienvenu dans l'écrin baroque de l'église], de Robert Planel.
La complicité entre les musiciens produit ses fruits avec des cordes attentives, précises, engagées (conduites par Virginie Buscail), entre le piano d'Anne Lise Gastaldi et la trompette aux inserts raffinés et épisodiques auxquels le trompettiste

apporte la plus grande douceur grâce à une maîtrise exceptionnelle des nuances. SAINT-SAËNS se délecte à varier les séquences entre vivacité, entrain, humour aussi. La partie du piano est majeure [**Anne-Lise Gastaldi** habitée, concentrée, argumentée comme à son habitude], les cordes exaltées, raffinées et la trompette aussi économe que fluide et percutante. Ce Septuor magnifiquement écrit est un joyau, d'autant plus apprécié à CLASSICAVAL.

Le lendemain (16 janvier 2025), récital d'un élève d'Anne-Lise Gastaldi, **Loann Fourmental**, qui après un Chopin ample et d'une force ancrée, sépulcrale, réalise un somptueux récital Robert Schumann à travers les 14 épisodes des « *Bunte Blätte*r » / feuillets musicaux ; cycle de séquences courtes, ébauchées avec nervosité et caractère, sachant alterner le vif et le tendre… Entre souffle et fulgurance, le pianiste trouve ses marques faisant chanter le clavier avec une impétuosité ciselée, délivrant de Schumann cet allant enivré, exalté, voire éperdu grâce à l'éloquence articulée de son jeu. En conclusion, et comme un nouvel accomplissement, le jeune pianiste joue La Semaine grasse du ballet Petrouchka de Stravinski, dans sa version originale pour piano de 1911 : solide et précis, puissant et nuancé, le piano de Loann Fourmental exprime toute la malice indomptable de la marionnette séditieuse, héros impétueux qu'il intègre ainsi dans une geste irrésistible en verve et contrastes maîtrisés. RV est déjà pris pour l'année prochaine (janvier 2026).

Prochain concert
En 2025, CLASSICAVAL propose son 2è volet, le 12 mars prochain. Au programme, récital de piano avec Elena Rozanova, Anastasia Dewynter (piano), Chloé Roussev (violon), François Salque (violoncelle). Œuvres de Schubert, Mendelssohn, Tchaikovsky, Dvorak, Popper…

Nos plus – les bons plans à Val d'Isère

Pendant notre séjour, nous recommandons l'hôtel Avancher, situé au fond du village : excellent petit déjeuner, chambres confortables et très calmes.
Pour la restauration vous apprécierez en particulier 2 tables [raffinées, soucieuses de cuisiner des produits locaux] : Restaurant de l'hôtel Experimental, et aussi Les Barmes de l'ours (le premier restaurant à droite après l'entrée / l'établissement propose aussi une offre premium grâce à son 2è restaurant gastronomique)

Toutes les infos sur **le site de l'Office de Tourisme de Val d'Isère** : https://www.valdisere.com/

LIRE aussi notre **présentation du Festival CLASSICAVAL 2025 (13-16 janvier 2025)** : https://www.classiquenews.com/val-disere-31eme-festival-classicaval-les-13-14-15-et-16-janvier-2025-anne-lise-gastaldi-direction-artistique

LIRE aussi notre **ENTRETIEN avec Anne-Lise Gastaldi**, directrice artistique : https://www.classiquenews.com/entretien-avec-anne-lise-gastaldi-directrice-artistique-du-festival-classicaval-a-loccasion-de-ledition-2025/

CRITIQUE, danse. MONACO, Festival Monte-Carlo Dance Forum 2024 (Grimaldi Forum), le 13 décembre 2024. « Last Work » par Ohad Naharin et le Hessisches Staatsballet de Wiesbaden

Chorégraphie énergique et engagée, *Last Work*, créée en 2015 au Festival Montpellier Danse, illustre toutes les richesse du style viscéral et lyrique du chorégraphe israélien Ohad Naharin (né en 1952), tous les champs signifiants et expérimentaux de sa propre écriture…

Prophète conquérant et concepteur de son propre langage gestuel et corporel (la liberté inventive de son écriture « gaga » en atteste), **Ohad Naharin** signe dans « *Last work* » un hymne à la créativité infinie… une invitation à l'ivresse rythmique et poétique qui, cependant, a aussi conscience de sa propre finitude ; autant d'ondulations souples incarnées par tous les corps du **Hessisches Staatballet** – compagnie allemande basée à Wiesbaden et invitée au **Festival Monte Carlo Dance Forum 2024** à « performer » la chorégraphie – qui portent l'élan et l'ivresse d'une énergie qui traverse chaque

mouvement, de corps en corps, véritable transfiguration et parfois véritable négation de l'apesanteur. Mais, dans cette continuité organique des tableaux, se lit aussi une gravité continue, comme si le ballet tout en se déployant exprimait la menace dont elle avait conscience – et dont elle était la proie. La beauté s'écrit et se réalise dans un équilibre incertain, intranquille, entre euphorie et repli, exultation et renoncement, ce qui est également présent dans la musique de Naharin qui signe lui-même simultanément le flux musical (sous son pseudo Maxime Waratt).

Toute la chorégraphie éprouve les corps, au-delà de la souplesse attendue ; tout s'enchaîne dans une course collective, une mêlée indistincte mais organiquement unie d'où s'extrait parfois un corps (pour un solo aussi saisissant que toute la vitalité du groupe). Observateur du monde à 360 degrés, **Ohad Naharin** recueille et absorbe les vibrations de notre monde, les soubresauts du chaos mondial ; il affirme ainsi l'éloquente puissance de son langage « gaga ». La danse est une épreuve, l'image-synthèse de l'expérience humaine, une sorte de performance qui traverse chaque danseur… en témoigne la femme en robe bleue qui court sur un tapis roulant tout au long de la pièce, soit une heure durant. Fidèles à la technique « gaga », les corps se désarticulent au-delà du connu, s'allongent, défiant la mécanique corporelle et l'ossature humaine. Solos, gestes exacerbés, percées individuelles mais toujours remarquables vertiges des rythmes collectifs. La musique enchaîne les tableaux les plus contrastés : souffle et respiration, berceuse *a cappella*, mais aussi martèlement syncopé en *rave party*… probable référence à la jeunesse de Tel-Aviv (la pièce a été créée initialement par la fameuse Batsheva Dance Company qu'il dirige…) qui – dans la danse répétée et affirmée – y puise un formidable exercice libératoire et cathartique, face au contexte géopolitique qui ne s'est guère détendu depuis l'écriture du ballet de 2015…



Sous tension ou menacé, le groupe s’accorde, exprime une formidable cohésion unitaire dans une énergie qui jamais ne s’avoue vaincue ou contrainte ; il manifeste une résilience enivrante dans un cadre asphyxiant. Sexe, orgie, guerre, massacre… tout est suggéré, exprimé, dénoncé… jusqu’au finale mordant, percutant, qui finit dans une course, une bacchanale effrénée sur une musique techno assourdissante. A l’échelle de notre brûlante actualité, la chorégraphie de Naharin – tout en n’écartant rien des brûlures, ni des souffrances de notre temps – défend coûte que coûte la justesse de la conscience et les forces de la riposte. Une pièce hypnotique !

CRITIQUE, danse. MONACO, Festival Monte-Carlo Dance Forum 2024 (Grimaldi Forum), le 13 décembre 2024. « Last Work » par Ohad Nahrin et le Hessisches Staatsballet de Wiesbaden. Toutes les

photos © Andreas Etter

VIDÉO : « Last Work » de Ohad Naharin et la Batsheva Dance Company (2015)

_____

CRITIQUE, danse. MONACO, Festival Monte-Carlo Dance Forum 2024 (Grimaldi Forum), le 11 décembre 2024. « Diptych » (« The Missing Door » et « The Lost Room ») par la Compagnie Peeping Tom

C’est par un éclatant succès public que s’est ouvert, le 11 décembre, le Festival Monaco Dance Forum qui, jusqu’au 18

décembre, voit défiler les compagnies de danse internationales parmi les plus plébiscitées. Et c'est l'inclassable compagnie flamande « Peeping Tom » qui a l'honneur d'ouvrir le bal, avec « *Diptych* » – bien que la pièce « originale » soit « Tryptic »… -, mais Monaco n'affiche ce soir que les deux premiers volets : « *The Missing Door* » et « *The Lost Room*« , d'une cohérence théâtrale indiscutable, et qui surprend autant qu'elle convainc, qui déstabilise autant qu'elle captive. Humour, onirisme, cauchemar… soit l'équation emblématique du geste défendu aujourd'hui par la troupe « Peeping Tom ».

La première partie se déroule dans les couloirs d'un hôtel et la seconde dans l'une des chambres de ce même hôtel… Ici fidèles à leur identité artistique, les artistes fusionnent dinguerie et bizarreries, délire et poésie, et ce à tous les étages, avec des performances solos ou collectives incroyables de la part des (seulement) 7 danseurs / comédiens… La scénographie a une part essentielle ici avec ce travail particulièrement léché qui fait référence aux années 50 et au cinéma d'Hitchcock… L'idée défendue par le duo fondateur de ***Peeping Tom***, les belges **Gabriela Carrizo** et **Franck Chartier**, est d'exacerber le déploiement scénique, les possibilités d'une performance sans limites, tout en soulignant sa portée onirique et la faculté de la scène à innover, à surprendre, et

à générer l'inattendu… Dès l'origine du projet (une commande du *Nederlans Dans Theater* d'Amsterdam en 2013), la danse y est souveraine. Avec un glissement assumé et magnifiquement maîtrisé, où les danseurs se font acteurs.

« *The missing Door* » met en scène l'action avant la mort d'un personnage, et représente tout ce qui se passe dans la tête de la victime, comme dans un *flashback*. Entre réalité et souvenirs, l'action s'insinue et se précise progressivement dont les tableaux façonnent un somptueux labyrinthe enchanté / désenchanté, où les mouvements disent le traumatisme d'un couple, une rupture, en particulier dans les décalages des postures et des gestes, et même dans le relief du « *design sonore* », ici particulièrement raffiné. L'espace clos dit un enfermement. Un enfermement et des tensions qui favorisent comme dans une pouponnière, voire un lieu d'expérimentation, une autre réalité, avec des transformations continues et habiles qui mènent de la réalité factuelle aux manifestations imprévues, aux confins du fantastique, de l'inconscient, du surnaturel. Le bizarre voisine avec le rire, le loufoque avec le terrible, l'hyperréalisme avec le rêve… le spectacle fusionne danse, théâtre, cinéma, sur une scène où s'invitent aussi les atteintes climatiques et une nature envahissante qui menace les équilibres précaires. On retrouve des motifs propres à la compagnie belge, comme tout ce qui convoque sur la scène le surgissement des forces naturelles : vent et feuilles mortes, feu dévorant, destructeur et peut-être… salvateur ? Autant de signes qui aggravent la dérive générale et dilue toute notion de flux temporel attendu (et logique) ou d'action raisonnée.



Dans cette surréalité aussi terrifiante que délirante, parfois humoristique et caustique, les formidables danseurs de la Compagnie *Peeping Tom* maîtrisent autant la carte de l'individuel que du collectif, et excellent à exprimer l'éclatement à tous les niveaux : implosion des corps, explosion des situations, vertiges et transes tout azimut. Envoûtés, militants, possédés, les personnages errent, tels des pantins ; ils expriment en panique infiniment plus d'humanité que d'autres héros dans un contexte plus attendu.

Le festival Monaco Dance Forum ne pouvait rêver meilleure entrée en matière !…



CRITIQUE, danse. MONACO, Festival Monte-Carlo Dance Forum 2024 (Grimaldi Forum), le 11 décembre 2024. « Diptych » (« The Missing Door » et « The Lost Room ») par la Compagnie Peeping Tom. Photo © Monaco Dance Forum

VIDÉO : Teaser de « *Diptych* » par la Compagnie « Peeping Tom »

CRITIQUE, opéra. RAVENNE, Teatro Alighieri, le 19 novembre 2024. MONTEVERDI : Il Ritorno d’Ulisse in Patria. M. Borgioni, D. Galou, V. Contaldo… Pier Luigi PIZZI / Ottavio DANTONE

Aux côtés de son fameux Festival d’été, qui a lieu chaque année (depuis 2012) au début de l’été, la ville de Ravenne, en Italie, célèbre pour ses somptueuses mosaïques paléochrétiennes, organise aussi un festival d’Automne, consacrée entièrement à la voix. Cette “*Trilogia d’autunno*” – intitulée cette année “*Eroi erranti in cerca di pace*” (“Héros errants à la recherche de la paix”) – mettait à l’affiche trois spectacles : un récital du contre-ténor star Jakub Josef Orlinski – et deux opéras, tous deux mis en scène par l’immarcescible Pier Luigi Pizzi (94 ans !), et dirigés par Ottavio Dantone à la tête de son Accademia Bizantina : *Didon et Enée* de Henry Purcell, mais surtout le sublime *Il Ritorno d’Ulisse in Patria* de Claudio Monteverdi.

Dans le testament du maître de Crémone, en dirigeant du clavecin son ensemble ***Accademia Bizantina***, **Ottavio Dantone** a taillé et retaillé dans la partition, pour que l'esprit et le rythme de la musique épousent ceux de la mise en scène. En effet, il soutient que ce répertoire ne doit pas être traité comme une pièce de musée, mais réinterprété, comme cela se faisait au XVIIe siècle. Assimilant son travail à celui d'un tailleur qui met au goût du jour un vêtement « rétro », mais à l'étoffe toujours de bonne qualité, le chef manie les ciseaux sans vergogne, ajoutant même au besoin quelques morceaux de tissu pour remplir les vides.

De son côté, **Pier Luigi Pizzi** – qui comme à son habitude – signe également les décors et les costumes, conçoit un espace qui sera commun aux deux mythes (ceux d'Ulysse et Penélope et de Didon et Enée). La patrie d'Ulysse, comme celle de la Reine de Carthage le lendemain, est montrée comme un environnement blanc et rectangulaire, fait de hauts murs et de portes. Le plafond est noir, ressemblant à un ciel nocturne. L'espace n'est pas entièrement fermé, et les portes s'ouvrent pour faire découvrir d'autres lieux, dont notre regard ne perçoit que des couleurs vives. L'admirable perfection des proportions et la succession des portes suffisent à définir un espace nu et accueillant, idéal pour mettre en valeur les figures humaines qui prennent ici une importance archétypale, en proie à des sentiments, des douleurs, des passions, des pensées et des mouvements de l'âme qui varient selon le contexte mais pas dans la substantialité.

Et la sobriété de la scénographie n'a d'égale que l'austérité des costumes, des gestes et des objets, peu nombreux mais symboliques : le métier à tisser, le lit nuptial, le trône. Certains accessoires définissent les personnages, comme les attributs des dieux (la foudre, le trident, le casque) ou le

bâton de mendiant pour Ulysse. Coup de théâtre qui est aussi un coup de génie, Jupiter est ici précédé d'un fauconnier qui promène un aigle majestueux sur son bras, un fier rapace tout ce qu'il y a de plus vivant… et une image qui fait sensation sur le public. La mise en scène de Pier Luigi Pizzi est fidèle au texte et au mythe, avec le mérite de ne pas imposer des structures interprétatives à un imaginaire qui relève de plein droit au bagage de tout spectateur sensible. Pizzi parvient également à définir, en quelques traits efficaces, les dix-neuf personnages qui jouent sur scène, dont aucun n'est négligeable, ni au point de vue dramaturgique, ni musical.



Un plateau soigneusement composé habite l'ensemble. Il est dominé par **Mauro Borgioni**, l'un des Ulisse du moment. Son *"Dormo ancora o son desto ?"* déploie d'entrée une palette dynamique grandiose, donnant véritablement la stature héroïque

du personnage, nonobstant la beauté de timbre préservée dans les plus subtils *piani*. La mezzo française **Delphine Galou** possède la même séduction vocale, et l'actrice nuance supérieurement le mélange doux-amer propre à l'épouse d'Ulisse. Tout à fait persuasifs, le Telemaco de de **Valerio Contaldo**, dont la vigueur de timbre est bien en situation dans ce rôle d'adolescent, et le touchant Eumete de **Luca Cervoni**, qui interprète avec émotion ce personnage incarnant la fidélité et l'humanité. De même, la mezzo **Margherita Maria Sala** incarne une touchante nourrice Euryclée, avec une voix ample et corsée, pétrie d'humanité. Et encore, ouvrant le Prologue, le superbe contre-ténor de Danilo Pastore, ou la vigoureuse Minerva d'**Arianna Vendittell**i, dont on retrouve avec plaisir la voix chaleureuse, à travers ses multiples et toujours percutantes métamorphoses. De son côté, **Robert Burt** brûle les planches en Iro, sans tomber dans les facilités de la caricature, jusqu'à son émouvant suicide. Moins éclatant, le reste du plateau n'appelle pourtant aucun reproche. On y relève l'abattage de la jolie Melanto de **Charlotte Bowden**, comme la drôlerie du Nettuno de **Federico Domenico Eraldo Sacchi**, ou encore le Jupiter plus vrai que nature, avec ses muscles saillants de *bodybuilder*, de **Gianluca Margher**i. Finalement, seule **Candida Guida** affiche, sans démériter vraiment non plus, des moyens un peu minces et parfois instables, en Giunone

Une salle (presque) comble fait un triomphe mérité à ce très beau succès d'ensemble.

_____

CRITIQUE, opéra. RAVENNE, Teatro Alighieri, le 19 novembre 2024. MONTEVERDI : Il Ritorno d'Ulisse in Patria. M. Borgioni, D. Galou, V. Contaldo… Pier Luigi PIZZI / Ottavio DANTONE. Toutes les photos © Zani-Casadio

CRITIQUE, opéra. BERGAME, Teatro Sociale (du 16 novembre au 1er décembre 2024). DONIZETTI : Zoraide di Granata. Z. Markova, C. Molinari, K. Kim… Alberto Zanardi / Bruno Ravella

Au lendemain d'une inoubliable soirée d'ouverture, un triomphale *Roberto Devereux* (avec Jessica Pratt et John Osborn notamment…), le Donizetti Opera Festival offrait un titre très rare du compositeur bergamasque : *Zoraida di Granata*.

Gaetano Donizetti n'a que 24 ans quand, le 28 janvier 1822, il propose, au Teatro Argentina de Rome, *Zoraida di Granata*, sur un livret de Bartolomeo Morelli. Comme pour *Il barbiere di Siviglia* de Rossini, six ans plus tôt, la malchance s'acharne sur le nouvel opéra : les partisans de Pacini, amant officiel de Pauline Borghèse, ont organisé une véritable cabale et, quelques semaines avant la première, le ténor Amerigo Sbigoli, prévu dans le personnage d'Abenamet, déclare forfait, obligeant Donizetti à adapter le rôle pour la contralto

Adelaide Mazzanti ! Le succès est pourtant au rendez-vous, le compositeur révisant sa partition, en 1824, pour le même théâtre… avec un heure de musique supplémentaire. C'est cette partition, d'une durée de 3h20, qu'a retenue le festival bergamasque, en coproduction avec le Festival de Wexford en Irlande – qui a eu droit à la primeur de l'événement, en octobre 2023.

Nous avons appris à oublier les conventions des livrets de l'époque (ici, les amours contrariées de Zoraida, dans une Grenade en guerre contre les Maures), quand la musique apporte le soutien nécessaire à l'intrigue. Mais nous savons également que Donizetti n'a pas été un génie précoce, comme Rossini ou Bellini, et qu'il n'a pas découvert son identité dès son troisième opéra, comme Verdi. En ces années d'apprentissage, le jeune Gaetano n'est encore qu'un élève très doué, très appliqué, auquel le grand Giovanni Mayr apporte avec raison son soutien (au point de le recommander au Teatro Argentina, pour la composition de Zoraida). Et c'est davantage dans l'opera buffa que Donizetti trouve sa voie à l'époque, avec *Il fortunato inganno* (Naples, 1823) ou le plus connu *Ajo nell'imbarazzo* (Rome, 1824). Dans l'univers *serio*, Donizetti, à la manière du jeune Mercadante, se réfugie du côté de Rossini et de Pacini, comme d'ailleurs dans son *Alahor in Granata*, autre drame se déroulant dans la ville andalouse, composé deux ans plus tard (en 1826). Et il lui faudra attendre 1830, avec l'*Anna Bolena* milanaise défendue par une Pasta au zénith, pour véritablement s'affirmer sur ce terrain.

Sublimée par des voix divines, comme les compositeurs du *belcanto* romantique avaient la chance d'en posséder, une partition telle que Zoraida peut prendre son envol et nous réserver quelques grands moments de plaisir musicaux et vocaux. Et c'est le cas ce soir, avec le trio de choix qui

porte l'ouvrage. Dans le rôle-titre, la soprano tchèque Zuzanna Markova fait étalage de tout l'art belcantiste qu'on lui connaît, faisant fi de toute les pyrotechnies vocales associées à sa partie, doublée d'une belle puissance vocale et d'une rare musicalité. Le baryténor coréen **Konu Kim** est une révélation, alliant une voix surpuissante à un timbre flatteur, des aigus puissamment émis en longuement tenus à un cantabile digne des meilleurs chanteurs belcantiste du moment. En Abenamet, la mezzo italienne **Cecilia Molinari** cherche un peu ses graves, mais endosse néanmoins crânement ses habits de guerrier, dardant des aigus sûrs autant que puissants, et ne reculant pas devant les sauts d'intervalles (avec plus de bonheur dans le registre aigu que grave cependant, comme déjà explicité). Enfin, les *comprimari* – tous issus de la "*Bottega Donizetti*" – assurent tous dignement leur tâche. Ainsi de l'Almanzor de **Tuty Hernandez**, de l'Ines de **Lilla Takacs** et de l'Ali de **Valerio Morelli**, une basse colorature au timbre superbe.



Côté scénique, **Bruno Ravella** a décidé d'inscrire la soirée dans un lieu emblématique d'un conflit plutôt récent, et en l'occurrence la Bibliothèque Nationale de Bosnie-Herzégovine,

construite à Sarajevo, à la fin du XIXe siècle, en style néo-mauresque, ici fidèlement reproduite par **Gary McCann** dans son état de destruction, juste après le bombardement de 1992. Toute l'action se déroule dans ce cadre très sombre, y compris quand, au II, Zoraida chante la beauté et le doux parfum d'un jardin de roses. Pendant plus de trois heures, le spectateur reste confronté à ce décor invariable, sauf lorsque descendent ou remontent dans les cintres un grand moucharabieh brisé (semblant indiquer une scène d'intérieur plutôt que d'extérieur) et un pilier, lui aussi brisé… L'action est transposée à la fin du XXe siècle : Almuzir est en costume trois pièces et cravate, Abenamet en *battle-dress*, et Zoraida en jupe plissée, gilet de laine et *brushing* millimétré. La violence du livret est inégalement suggérée par la direction d'acteurs, avec des moments de grande tension dramatique, surtout au second acte, mais aussi des baisses de régime à d'autres moments. On reconnaîtra, en tout cas, la lisibilité et la cohérence d'un spectacle qui, en respectant le *lieto fine* obligé du *seria*, est porteur d'espérance.

Dirigés par le chef italien **Alberto Zanardi,** les musiciens de la formation ***Gli Originali*** jouent sur instruments d'époque, formant un ensemble très équilibré avec le plateau vocal. Si certains montrent quelques défaillance (notamment du côté des cuivres), nos éloges iront vers un pianofortiste toujours éloquent pendant les nombreux récitatifs d'une partition qui méritait d'être (re)découverte !

CRITIQUE, opéra. BERGAME, Teatro Sociale (du 16 novembre au 1er décembre 2024). DONIZETTI : Zoraide di Granata. Z. Markova, C. Molinari, K. Kim… Alberto Zanardi / Bruno Ravella. Toutes les photos © Gianfranco Rota

VIDEO : Une Interview de Bruno Ravella au sujet de sa production de « Zoraida di Granata » de Donizetti au Festival de Wexford, reprise à Bergame

---

CRITIQUE, opéra. BERGAME, Teatro Donizetti (les 14, 23 et 28 novembre 2024). DONIZETTI : Roberto Devereux. J. Osborn, J. Pratt, R. Luppinacci, S. Piazzola… Riccardo Frizza / Stephen Langridge

C’est avec une production de *Roberto Devereux*, l’un des ouvrages qui compose la “*Trilogie Tudor*”, que le Donizetti Opera Festival de Bergame a inauguré sa Dixième édition, dans une nouvelle mise en scène que Francesco Micheli, le directeur de la manifestation lombarde, a confié à son “collègue” Stephen Langridge, actuel directeur artistique du prestigieux Festival de

Glyndebourne. Et le choix de la direction artistique s'est porté sur la version originale de la création napolitaine de 1837, une mouture qui fait l'impasse sur l'habituelle *Ouverture*, que Gaetano Donizetti ajoutera cependant l'année suivante, en 1838, pour le Théâtre des Italiens à Paris.

Le principal artisan de la réussite de la soirée (en coproduction avec le Teatro Sociale de Rovigo) est incontestablement le chef italien **Riccardo Frizza**, auteur d'un authentique tour de force, en imposant une lecture d'une virtuosité époustouflante, tour à tour ample et soucieuse du détail, expansive et intimiste, à la tête d'un **Orchestre Donizetti Opera** qui brille de 1000 feux. Sa marque se retrouve également dans l'impeccable préparation des solistes, les meilleures que l'on puisse trouver aujourd'hui dans ce répertoire.

A commencer par **Jessica Pratt** (Elisabetta) de bout en bout fascinante, au chant impeccablement contrôlé et à la présence vocale et dramatique plus féminine que ce qu'on a l'habitude de voir et d'entendre dans ce rôle, trop souvent transformé en dragon. Ses incroyables notes aiguës filées et autres *pianissimi* la rendent profondément humaine et totalement bouleversante ! A ses côtés, le ténor américain **John Osborn** a fière allure dans le rôle de son amant, le Comte d'essex, avec sa voix de ténor lyrique de tout premier ordre, son chant constamment séduisant, possédant toute l'étoffe et le métal nécessaires pour traduire la dimension pré-verdienne de la grande scène de la prison, à l'acte III. Il ne brille pas moins dans son duo avec Sara (un des sommets de la soirée !), incarnée ici par la fabuleuse mezzo italienne **Raffaella**

Lupinacci (applaudie l'an passé dans le même rôle dans la *Trilogie Tudor* donnée à La Monnaie de Bruxelles sous forme de "*pasticcio*"), aussi ardente vocalement que physiquement stupéfiante, et qui remporte un triomphe personnel méritée aux saluts. Las, l'excellent baryton italien **Simone Piazzola**, est en méforme ce soir (le fait de se pincer continuellement le donner et de mettre sa main devant son oreille gauche sont des signes qui ne trompent pas…), et il n'a malheureusement pu faire étalage de ses pourtant magnifiques et impressionnants moyens. Enfin, le ténor bien projeté de **David Astorga** (Cecil) et le beau timbre du baryton-basse lithuanien **Ignas Melnikas** (Gualtiero) ajoutent au bonheur distillé par la soirée.

Selon ses notes d'intention, le metteur en scène britannique signé une "*mise en scène contemporaine dans un monde élisabéthain fantasmé*". **Stephen Langridge** y parvient avec beaucoup de goût, même si celui-ci est volontiers macabre, avec la morte qui règne de toute part, à travers un squelette fantomatique, actionné par deux marionnettistes, qui suit la Reine dans ses pas, mais également ce crâne qui trône sur une grande table placée à jardin, aux côtés de divers autres objets symboliques qui rappellent les Natures Mortes du XVIIe siècle hollandais.



Des écrits du rôle éponyme, Robert Devereux (1565-1601), écrivain et poète à ses heures, sont projetés par moments sur les surfaces noires qui constitue l'essentiel de la scénographie lugubre imaginée par **Katie Davenport** (qui signe aussi les costumes, dont la robe d'Elisabetta qui reprend, en motif, le même crâne que celui posé sur la table). Unique autre élément de décor, le lit rouge vif de Sara suspendu à mi-hauteur, pendant le deuxième acte, ainsi que le trône d'Elisabetta, de la même couleur. Enfin, il faut saluer les superbes éclairages dramatiques de **Peter Mumford**, qui tiennent une place primordiale, notamment dans la scène conclusive, avec des projecteurs qui descendent des cintres pour se placer au niveau du sol, inondant la salle de leur lumière aveuglante.

C'est un triomphe qui est fait à l'ensemble de l'équipe artistique de la part d'un public survolté, et le **Donizetti Opera Festival** ne pouvait débuter sous de meilleurs augures !…

CRITIQUE, opéra. BERGAME, Teatro Donizetti (les 15, 23 et 28 novembre 2024). DONIZETTI : Roberto Devereux. J. Osborn, J. Pratt, R. Luppinacci, S. Piazzola… Riccardo Frizza / Stephen Langridge. Toutes les photos © Gianfranco Rota

AUDIO : Jessica Pratt chante l'air « *Vivi ingrato* » dans *Roberto Devereux* au Festival Donizetti de Bergame 2024

CRITIQUE, concerts. Festival BEETHOVEN. ANGERS (Grand-Théâtre) / NANTES (Théâtre Graslin), les 5 et 6 novembre 2024. Veronika EBERLE (violon), François DUMONT (piano), Orchestre National des Pays de la Loire, Sascha

GOETZEL (direction)

L’ONPL (Orchestre National des Pays de la Loire) vient de créer l’événement en organisant, sur trois soirées, simultanément à Angers et à Nantes, un Festival BEETHOVEN ! Ce sont ainsi parmi les plus grands chefs-d’œuvres du Maître de Bonn que les auditeurs de l’ONPL ont pu entendre, avec une mise en bouche chambriste qui réunissait, le 5/11 à Nantes, son *Septuor op. 20* et son *Quintette op. 16* (par des musiciens de l’Orchestre National des Pays de la Loire, issus de la “phalange nantaise”). Au même moment, à Angers, résonnait son superbe *Concerto pour violon op. 61*, dévolu à l’allemande Veronika Eberle, sous la direction du directeur musical de l’ONPL, le chef autrichien Sascha Goetzel, qui donnait ensuite toute son ampleur à la célèbre *Symphonie N°3* dite “Héroïque”. Ce dernier s’est exprimé au sujet du festival angevo-nantais, saluant « *un événement culturel significatif qui rassemble les gens grâce au langage universel de la musique. Nous croyons que de telles expériences artistiques partagées sont essentielles, surtout dans le monde en constante évolution, car elles nous rappellent notre humanité commune et le pouvoir durable de l’art.* » Une bien belle profession de foi !



A Angers, c’est bien évidemment la « phalange angevine” qui est en fosse (rappelons aux lecteurs que l’ONPL se divise en deux formations orchestrales bien distinctes, l’une basée à Angers et l’autre à Nantes…), et le public a répondu en masse à l’invitation de Guillaume Lamas, pour assister à ce mini-festival Beethoven (il y en a un très important qui se tient dans sa ville natale de Bonn, chaque année durant tout le mois de septembre). Et c’est la violoniste allemande **Veronika Eberle** qui ouvre le bal (en claudiquant vers le devant du plateau, sans que l’on nous ait expliqué ce qui lui était arrivé ?…) avec l’unique *Concerto* dédié par Beethoven à son instrument. On est séduit immédiatement par la profondeur des trilles, la finesse des attaques, la précision des accords, la dynamique d’un discours qui, loin d’être seulement musical, se voit partagé entre l’ardeur et la noblesse de ton, s’imprégnant d’une poésie et d’une sensibilité qui émanent généreusement et naturellement de cette émouvante instrumentiste. L’orchestre lui emboîte le pas avec de superbes sonorités, et l’on louera notamment l’étendue dynamique et la transparence des textures que Goetzel sait en obtenir.

Dans la célèbre *Symphonie N°3* qui suit, juste après l'entracte, c'est bien avec une autre forme d'héroïsme que nous avons rendez-vous ! Là encore, à la tête de sa phalange (angevine), **Sascha Goetzel** enthousiasme par une direction de haute tenue et d'une précision exemplaire. Si la lecture du premier mouvement s'avère particulièrement tranchante et dynamique, elle sait respirer ensuite dans une « *Marcia funebre* » empreinte de gravité. Après un *Scherzo* transparent – l'effectif allégé favorise il est vrai une grande clarté dans le discours -, le chef autrichien souligne à nouveau le caractère conquérant et révolutionnaire de la partition, dans un Finale qui révèle une profondeur étonnante et une parfaite maîtrise des plans sonores.



Le lendemain, c'est au **Théâtre Graslin de Nantes** que nous poursuivons notre périple beethovéno-ligérien, en présence cette fois du pianiste français **François Dumont** (que l'on ne présente plus…), pour une exécution du *Concerto N°4 pour*

piano. Nous retrouvons bien sûr **Sascha Goetzel**, placé cette fois à la tête de la phalange « nantaise” de l’ONPL. Nous écoutons avec délices le jeu toujours nuancé et personnel du pianiste, en particulier dans un second mouvement, idéalement profond et interrogatif, miroir de ce vertige des abîmes que Liszt a évoqué à son heure, dévoilant un Beethoven d’une grande gravité… qu’il renouvelle dans le bis offert au public, le mouvement lent d’une des nombreuses *Sonates* du grand Ludwig…

Place ensuite à la célèbre *Symphonie N°7* du même compositeur, cette symphonie dionysiaque qui voulait, selon son auteur, « *rendre l’humanité spirituellement ivre*”. Après la composition de la *Sixième Symphonie* (1808), Beethoven se laisse quatre années d’un répit tout relatif : s’il attend ce délai pour se remettre à la composition de la *Septième* (dès 1810), le compositeur compose, entre temps, le *concerto pour piano « L’Empereur”*, la *sonate « les Adieux”*, les musiques de scène pour « *Egmont »* et les « *Ruines d’Athènes »*. La *Septième* est achevée en mai 1812, et créée le 8 décembre 1813, à l’université de Vienne, sous la direction de l’auteur. C’est à bras le corps que Goetzel empoigne ce monument symphonique, tandis que la vitalité oxygénée de l’ONPL rend justice à l’énergie et au souffle de l’ouvrage, tout comme la veille à Angers. Comme à son habitude, la baguette de l’autrichien se montre aussi affûtée que mordante, lyrique et tendre, et tous les pupitres s’engagent avec une belle ardeur, qui parviennent à communiquer leur enthousiasme à un public chauffé à blanc qui se répand en interminables *bravi*… éminemment mérités !

CRITIQUE, concerts. ANGERS (Grand-Théâtre) / NANTES (Théâtre Graslin), les 5 et 6 novembre 2024. Festival BEETHOVEN. Veronika EBERLE (violon), François DUMONT (piano), Orchestre National des Pays de la Loire, Sascha GOETZEL (direction).

Toutes les photos (c) Emmanuel Andrieu

VIDEO : Sascha Goetzel présente (en anglais) le Festival Beethoven par l’ONPL à Angers et Nantes

---

CRITIQUE, concert. PARIS, Salle Colonne, le 7 oct 2024. Centenaire du Surréalisme (Festival INVENTIO 2024), « Double-fil » (création), Scriabine (Sonate n°2), Liszt, Ravel,… Léo Marillier, violon / Orlando Bass, piano.

C’est un somptueux programme, autour du centenaire du Manifeste du surréalisme qu’offre le violoniste Léo Marillier, en

complicité avec le pianiste Orlando Bass. Le concert Salle Colonne est aussi la clôture du Festival INVENTIO 2024, un événement francilien fondé par le dynamique violoniste d'autant plus incontournable, qu'il ne cesse de surprendre par la pertinence et l'originalité des programmes proposés. En ouverture, d'abord de splendides acrobaties : le *Faust* de Gounod, revisité par Wieniawski et Ravel, dont le goût virtuose et subtil permet de mettre au grand jour des facettes touchantes de thèmes célébrissimes à travers les gestes musicaux que sont les paraphrases et transcriptions, grande spécialité des deux instrumentistes.

Inventeur et virtuose, **Franz Liszt préfigure le cubisme**, par son goût pour les contrastes indomptés et un aspect machiniste immuable dans ces trois pièces. Le compositeur explore les possibilités d'une musique brutale, brute, sombre, où le geste de l'interprète virtuose, d'impressionnant, se fait troublant : le duo joue trois saynètes ainsi arrangées ; en son coeur, un pari musical, une « galipette » puisqu'il s'agit d'une création commune à Orlando Bass et Léo Marillier, commande de l'édition 2024 du Festival INVENTIO (fondé par Léo M) : « ***Double-fil***« , composée à quatre mains, par le biais d'un système où l'un finit les gestes musicaux suggérés par l'autre, comme un aller-retour qui n'est pas sans rappeler le

travail à contrainte de l'OuLiPo. Gestes tout autant puisque la musique explore l'idée même du jouer-ensemble, langage autant corporel que musical unissant des musiciens. D'où le titre de « Double-fil », le fil étant celui d'un funambule. Cette création est entièrement dévouée à cet exercice, ludique mais terriblement exigeant : tisser des liens entre les œuvres, produire un fil continu comme le chant recomposé d'une unité qui se dévoile dans le jaillissement du concert, à travers et cette fois à une échelle à la fois micro (matériau musical) et macro (une pièce de 10 minutes). Pour les deux interprètes démiurges, le défi de la pièce : construire à tâtons, avec courage et sentir monter la confiance et le respect dans un univers imaginaire partagé… Sur la forme, le geste commun formule une proposition d'objet-récital évolutif, nouveau… Quoi de plus surréaliste ?… et de plus convaincant ?

Pour finir, **la seconde Sonate de Busoni**, elle-même futuriste, et jouée dans son intégrité originelle est un pont géant entre piano et violon ; elle affirme son imaginaire foudroyant, sublime et subtile Sonate en mi mineur d'un compositeur toujours trop peu joué. Sur le thème « arrangements et création », les deux musiciens font entendre jusqu'où des œuvres musicales appartenant à un patrimoine connu peuvent être explorées, reprises, arrangées pour « subvenir » à la nécessité de l'imagination contemporaine, en quelque sorte. Ils s'emparent avec une acuité complice et très convaincante de la célèbre « Faust Fantaisie » de **Wieniawski** ; y tracent ce qui pourrait être une fantaisie musicale d'aujourd'hui, avec ses croisements, ses ellipses, ses changements de ton. Y sont intégrés Ravel, Edmond Dédé, Liszt, pour faire surgir un objet musical et spirituel final, plus… halluciné, surréaliste en définitive ! Superbe engagement interprétatif.

Leurs transcriptions commises tout autant sur trois œuvres de

Liszt empruntent la voie du cadavre exquis pour permettre aux deux imaginaires de cohabiter et se déployer dans les œuvres-sources. Le concert permet ainsi une expérience où « l'individualité du compositeur et de l'interprète se dissolvent dans l'œuvre » ; conjonction vivante où la musique parle autrement, avec une autorité issue d'une sorte d'inconscient collectif. Impulsif et à moitié improvisé, ce format semble être propice pour tenter de conquérir ce qui flotte dans l'air… du concert. Le spectateur abreuvé, et même enivré, est conquis.



Derrière chaque pièce, un train peut en cacher un autre, une musique peut en révéler une autre. Comme des Poupées russes, étrangement musicales. Ces réactions en chaîne active dans ce programme un jeu de cache-cache qui s'autorise des passerelles et met à jour des liens surprenants entre répertoires, entre instruments. Magistrale implication des deux instrumentistes.

CRITIQUE, concert. PARIS, Salle Colonne, le 7 oct 2024. Centenaire du Suréalisme (Festival INVENTIO 2024), « ***Double-fil*** » (création), Scriabine (Sonate n°2), Liszt, Ravel,… **Léo Marillier,** violon / **Orlando Bass**, piano.

LIRE aussi notre présentation annonce du concert « Double-

Fil », création … Léo Marillier / Orlando Bass. PARIS, le 2 oct 2024 -/ Concert de clôture du FESTIVAL INVENTIO 2024 : https://www.classiquenews.com/festival-inventio-paris-salle-colonne-le-7-oct-2024/

CRITIQUE, festival. 4ème Festival International de Musique de BRAGANCE (Portugal), Théâtre municipal de Bragance, le 12 octobre 2024. VIVALDI : Concertos et Ouvertures. I Solisti Veneti / Giuliano CARELLA (direction).

Après le succès rencontré par son concert d'ouverture (le 1er octobre dernier), dans cette même salle du Théâtre Municipal de Bragance, la 4ème édition du Festival International de Musique de Bragance (*Bragança ClassicFest*) s'est achevée (le 12 octobre) par un autre retentissant triomphe

– et c'est une salle archi-remplie qui s'est levée comme un seul homme à l'issue du concert donné par les fameux "*I Solisti Veneti*", pour une soirée entièrement consacrée au "*Prete rosso*", alias Antonio Vivaldi !



Crédit photographique © Andreia Carvalho

Fondée en 1959 par Claudio Scimone (décédé en 2019), la phalange vénitienne a été reprise par le chef véronais **Giuliano Carella,** qui est bien sûr à leur tête ce soir, avec les fidèles **Luciano Dugani** comme violon solo et **Giuseppe Barrutti** comme violoncelliste solo (ils auront droit chacun à un concerto dédié à leur instrument dans la vaste littérature vivaldienne pour violon et violoncelle…).

Le concert débute cependant par un Concerto rassemblant tout l'orchestre (pour cordes sans solistes..), le fameux "*Alla*

rustica” (RV 151), nommé ainsi en raison de son côté quelque peu “râpeux” et “terrien”, dans lequel la phalange vénitienne montre toute l’étendue de sa profondeur et virtuosité. Deux qualités que l’on peut aisément goûter également dans les deux Ouvertures d’opéra qui sont interprétées ce soir, celle de “*L’Olimpiade*” et de “*Arsilda, Regina di Ponto*”, qui ravissent par leur entrain ou la générosité de ses sons, mais également une profonde musicalité due à la sensibilité à fleur de peau que l’on connaît de la part de *Maestro* Carella.

Les deux solistes ont de leur côté l’occasion de briller ou d’émouvoir dans les deux concertos qui leur sont dévolus, le RV 419 pour le violoncelliste et le RV 208 – dit “*Grosso Mogul*” – pour le violoniste ; un surnom qui reste encore un peu mystérieux même s’il semble qu’on l’ait ainsi désigné pour rendre hommage à sa brillance, pareille à celle du diamant “*Il Grosso Mogul*”, découvert au XVIIe siècle et qui pesait, paraît-il, 280 carats (et dont le grand J.S Bach n’oubliera pas d’en faire une somptueuse transcription pour l’orgue : le *Concerto BWV 594*) ! Il y a quelque chose de magique dans cette œuvre où le soliste (**Luciano Dugani**) doit se montrer héroïque, en affrontant mille et une difficultés d’exécution au service d’une complète liberté et d’une fantaisie complètement assumée. Le mouvement central en forme de récitatif nous porte loin dans des tonalités éloignées et des élans proches de la musique tzigane. Le long *finale* n’en finit pas d’offrir des multitudes de guirlandes printanières et crépitantes. Quant à son collègue **Giuseppe Barrutti**, au violoncelle, il rend bien les contrastes du concerto qui lui est dévolu, c’est-à-dire éblouissant dans les passages virtuoses dont il semble se jouer, mais aussi capable d’une grande retenue dans les passages plus lents ou expressifs. Il a un vrai sens de la danse, si important dans les ouvrages de Vivaldi, et du dialogue avec l’ensemble musical. On a souvent l’impression que la musique sort de lui pour passer directement dans son instrument, et cela séduit grandement le public lusitanien qui manifeste, comme nous l’avons déjà écrit, avec beaucoup de

ferveur son enthousiasme… récompensé par 3 *bis* : La *Fugue en Ré mineur* de Corelli, un autre mouvement des multiples concertos de Vivaldi, et enfin une superbe *Fugue* due à la plume du très vénitien Tomaso Albinoni !

_____

CRITIQUE, festival. 4ème Festival International de Musique de BRAGANCE, Théâtre municipal, le 12 octobre 2024. VIVALDI : Concertos et Ouvertures. I Solisti Veneti / Giuliano CARELLA (direction). Photos © Andreia Carvalho

VIDEO : Giuliano Carella dirige « I Solisti Veniti » (en concert à Padoue)